

## Devenirs militants

OLIVIER FILLIEULE

**On ne naît pas militant, on le devient durablement ou provisoirement selon le contexte et les circonstances propres aux trajectoires personnelles. C'est ce que soulignent les nouvelles approches du militantisme inspirées de l'analyse en termes de carrière des sociologues de l'école de Chicago.**

L'étude du militantisme est longtemps restée focalisée sur la manière dont les organisations parviennent à recruter de nouveaux adhérents et sur la description des variables sociales qui caractérisent un collectif à un moment donné de son histoire. L'exemple des publications sur le Parti communiste français est de ce point de vue frappant (1). Les travaux les plus récents, en revanche, tentent de penser le militantisme comme une activité sociale inscrite dans le temps et qui articule des phases d'enrôlement, de maintien de l'engagement et de défection. D'où le recours à l'expression de « carrière militante », qui renvoie directement à la tradition interactionniste de l'école de Chicago (2).

Appliquée à l'engagement politique, la notion de carrière permet de comprendre comment, à chaque étape de la biographie, les attitudes et comportements sont déterminés par les attitudes et comportements passés et conditionnent à leur tour le champ des possibles à venir, resituant ainsi les périodes d'engagement dans l'ensemble du cycle de vie. La notion de carrière permet donc de travailler ensemble les questions des prédispositions au militantisme, du passage à l'acte, des formes différenciées et variables dans le temps prises par l'engagement, de la multiplicité des engagements le long du cycle de vie - défection(s) et déplacement(s) d'un collectif à l'autre, d'un type de militantisme à l'autre - et de la rétraction ou extension des engagements. C'est dans cette direction que, depuis 1994 et dans le cadre du GERM (Groupe d'étude et de recherche sur les mutations du militantisme), nous avons produit un certain nombre d'analyses sur le militantisme dans divers mouvements politiques (3).

Ces analyses nous ont conduits à placer au centre de la réflexion sur les logiques de l'engagement militant la notion de rétribution, entendue comme bénéfices que les individus pensent retirer de l'engagement.

### Les quatre motifs de militantisme

Quatre caractéristiques principales des rétributions doivent être soulignées afin d'éviter toute confusion. Premièrement, celles-ci comportent à la fois une dimension objective et subjective, ce qui veut dire que les rétributions effectivement retirées du militantisme ne sont pas forcément perçues par les acteurs. Deuxièmement, elles peuvent être à la fois espérées avant l'engagement et poursuivies ensuite, mais aussi, et peut-être surtout pour les militants « de base », qui n'ont pas toujours grand-

chose de bien tangible à attendre d'un engagement, découvertes dans le cours de l'action, produites en quelque sorte par l'expérience militante. Troisièmement, les coûts se confondent parfois avec les bénéfices. Autrement dit, pour citer le sociologue américain Albert O. Hirschman, il arrive que « *le bénéfice individuel de l'action collective [ne soit pas] la différence entre le résultat espéré et l'effort fourni, mais la somme de ces deux grandeurs !* » (4). Quatrièmement, les rétributions varient au gré de l'évolution des contextes et des expériences individuelles.

L'attention à la variabilité des rétributions n'est jamais autant assurée que lorsque l'on adopte une perspective d'analyse en termes de carrière. Pourquoi, à telle ou telle étape de la trajectoire, l'engagement dans une activité militante devient-il possible ? A quelles conditions les bénéfices retirés de cet engagement se maintiennent-ils et pourquoi les rétributions en viennent-elles parfois à s'épuiser ? Autant de questions auxquelles l'on peut espérer répondre si l'on tient compte des quatre éléments suivants :

- Les individus sont inscrits dans une pluralité d'espaces sociaux (monde professionnel, espaces familiaux et de sociabilité, etc.). Les rétributions qu'ils perçoivent dans ces différentes sphères de vie - affective et amoureuse, professionnelle, etc. - sont elles-mêmes variables.

- Dans chacun de ces espaces, les individus sont amenés à endosser des rôles spécifiques dans lesquels ils sont plus ou moins « impliqués ». Ceux-ci définissent autant de contextes de socialisation. Cela s'observe particulièrement bien si l'on prête attention au poids des rapports sociaux de sexe, lesquels contribuent à déterminer les assignations d'attentes de rôle, ainsi qu'à façonner les perceptions de la réalité et le rapport au politique (attentes par rapport à la maternité, au statut d'épouse, etc.).

- Leur identité est le produit du processus d'ajustement à ces rôles. Il en découle que les sorties de rôle peuvent entraîner des renégociations identitaires plus ou moins déchirantes. Aussi bien, la structuration de l'identité a des effets en retour sur les possibilités de sortie de rôle et sur la manière dont seront éventuellement endossés d'autres rôles. Cette dimension identitaire est particulièrement nette pour les individus qui se sont, au sens propre, « consacrés » à l'organisation militante, et à laquelle, bien souvent, ils ont le sentiment de tout devoir. Plusieurs travaux récents sur les ex-militants communistes l'exemplifient largement (5).

- Les « accidents biographiques » dans les différentes sphères de vie constituent autant de bifurcations où se redistribuent certains rôles et se modifient les identités. Cette dimension est par exemple particulièrement utile à la compréhension des carrières militantes dans la lutte contre le sida : les enquêtes que nous avons menées mettent en relief dans la construction des trajectoires le poids des ruptures biographiques, liées à l'expérience directe ou affective de la maladie et, pour les homosexuel(le)s, le désajustement, parfois ressenti dès la prime enfance, entre une socialisation hétéronormée et la découverte de ses préférences, qui amène bien souvent à se vivre en porte-à-faux. Dans ce contexte, l'engagement contre le sida peut être aussi redevable de stratégies d'affirmation (et donc de transformations)

identitaires visant à la fois l'acceptation de sa propre homosexualité et sa visibilisation dans le monde social (6).

Ces remarques suggèrent que l'analyse des logiques de l'engagement militant doit en passer par l'identification, dans les différentes sphères de vie, « *des successions de phases, de changements de comportements et de perspectives de l'individu* » (7), ce que permet l'analyse biographique. Ces moments critiques se traduisent par une nouvelle cotation des rétributions attendues, sachant que la valeur de celles-ci dans une sphère « co-varie » avec la valeur qu'on leur prête dans toutes les autres sphères. La sortie du monde professionnel, par exemple, qu'il s'agisse d'une retraite ou de la perte de son emploi, peut déboucher sur le désir ressenti d'un investissement social associatif ou politique qui permette de retrouver une « raison sociale » et de nouvelles formes de responsabilités.

Ce point attire d'ailleurs l'attention sur une certaine faiblesse des explications « classiques » de l'épuisement des rétributions, qui se réfèrent seulement à l'évolution des organisations militantes. Par exemple, la routinisation et l'institutionnalisation des activités ou la perte de foi dans le triomphe de la cause. En excluant tout ce qui ne se rapporte pas directement à la sphère des activités militantes, et que d'ailleurs on ne se donne pas la peine d'explorer, l'on s'interdit par exemple de rendre compte de défections individuelles ou de l'effondrement de collectifs dans des contextes où le fonctionnement des organisations et l'économie des rétributions offertes ne changent pas (8).

Les exemples ne manquent pas dans la littérature de ces moments où l'engagement sur une cause aussi bien que le désinvestissement correspondent presque exactement avec l'effondrement des perspectives ou au contraire leur envolée dans la sphère professionnelle ou affective. L'entrée en couple en est un bon exemple, de même que la naissance d'un enfant.

Ce qui produit la variabilité des rétributions doit également être interrogé. Aux raisons immédiatement saisissables, comme la perte d'un emploi ou la fin d'une relation, l'entrée dans la vie active ou la mise en couple, il faut ajouter tout un ensemble de facteurs qui ne renvoient pas directement à l'individu.

En effet, la valeur accordée aux rétributions dans tel ou tel univers est indexée sur la valeur que lui prêtent les autres bénéficiaires et la société tout entière. Par exemple, et sans qu'il soit besoin de s'y arrêter longtemps pour le faire sentir, il est certain que le prix accordé au militantisme politique dépend en tout premier lieu de la valorisation sociale des activités politiques. Dans un contexte d'effervescence, par exemple les années 60, les bénéfices de l'engagement ont toutes les chances en effet d'être supérieurs à ceux offerts dans un moment de perte de confiance en l'efficacité de l'action politique. De la même manière, la valeur sociale d'une cause, aussi bien que des manières d'y contribuer, peut varier en fonction des transformations de l'espace dans lequel celle-ci s'inscrit. Se mobiliser contre le sida au début de l'épidémie, par exemple, n'a pas le même coût et ne comporte pas les mêmes bénéfices que dans les années 90, la cause sida ayant acquis à la fin des années 80 une légitimité forte

et de plus en plus détachée de la stigmatisation homophobe (9).

Le succès croissant des mobilisations antimondialisation offre encore un autre exemple parlant de la valeur sociale en hausse de certaines causes et des effets induits en termes d'attractivité.

### L'évolution de l'offre politique

Cette dernière remarque nous amène à souligner à quel point une analyse en termes de carrière nécessite l'articulation des trajectoires individuelles à l'évolution de l'offre politique, sachant que l'image publique des mouvements, toujours variable, produit sur les investissements différenciés des militants successivement engagés un effet qui se retrouve tant au travers des motifs de l'engagement que des caractéristiques sociales des individus. Du côté ensuite de la « demande d'engagement », les facteurs favorisant la rencontre avec les groupements étudiés ou, au contraire, la défection doivent aussi être pris en compte, sachant que la modification du profil des militants influe en retour sur les orientations stratégiques des groupes, leur image publique et, par les tensions qu'elle génère, le *turn-over*, autrement dit le rythme de la défection (10).

Enfin, pour finir, l'on doit s'attacher à comprendre comment et selon quelles logiques les individus « se débrouillent » de l'épuisement des rétributions, que cela passe par le refoulement, la distance au rôle, les tentatives de transformation du rôle ou la défection.

C'est à ce point que la force de la dépendance au rôle et l'existence d'alternatives, déterminées notamment par le degré d'autonomie des sphères de vie, dessinent un univers de contraintes facilitant plus ou moins la défection. Et c'est autant la force socialisatrice du rôle que l'on quitte que la manière dont on le quitte qui rendent le mieux compte, une fois la sortie accomplie, et quelquefois de nombreuses années plus tard, de l'inflexion des trajectoires, des conséquences biographiques plus ou moins durables de l'engagement.

### OLIVIER FILLIEULE

Politiste à l'Institut d'études politiques et internationales (IEPI) de l'université de Lausanne. Auteur de nombreux ouvrages, dont ***Stratégies de la rue. Les manifestations en France***, L'Harmattan, 1997 ; il a récemment dirigé, avec Mounia Bennani-Chraïbi, ***Résistances et protestations dans les sociétés musulmanes***, Presses de Sciences po, 2003 ; et ***Devenirs militants. Approche sociologique du désengagement***, Belin (à paraître en janvier 2004).

OLIVIER FILLIEULE

### Les théories du militantisme politique

Le militantisme politique apparaît dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, en lien avec l'instauration de la démocratie représentative et la naissance du mouvement ouvrier. Longtemps demeuré associé aux groupements révolutionnaires et réformistes, le label militant s'est progressivement étendu, vers la fin de la Belle Époque, à l'ensemble des pratiques par lesquelles des individus s'engagent dans la défense d'une cause, donnent de leur temps et, éventuellement, prennent des risques. Depuis lors, la compréhension des logiques sociales qui amènent au militantisme constitue l'une des questions centrales de la sociologie de l'action collective.

Jusqu'à la fin des années 60, deux paradigmes de l'engagement militant ont dominé :

- d'une part, le modèle proposé notamment par les historiens du mouvement ouvrier et orienté vers une explication en termes de désintéressement et de conviction idéologique ;

- d'autre part, dans la lignée de la psychologie des foules et autour de la théorie de la frustration relative, le modèle repoussoir du militant frustré, irrationnel et anémique (voir l'article, p. 28). Dans les années 70, l'approche psychosociologique tout autant que l'idéologie du désintéressement sont mises à mal par deux nouvelles directions :

- l'une, marquée par les théories du choix rationnel, qui analyse l'engagement en termes de coûts/avantages et dont Mancur Olson est le principal représentant ;

- l'autre qui, dans une perspective plus sociologique, met l'accent sur les réseaux sociaux et les liens interpersonnels dans le travail de recrutement. Il en ressort que les individus participent à un mouvement non pas seulement parce qu'ils y sont motivés, mais parce que leur position structurelle les rend mobilisables.

Les acquis de la recherche existante permettent donc d'avancer trois ordres de détermination :

- Le contexte structurel dans lequel évolue le manifestant, soit, d'un côté, le système de dispositions durables, déterminé par les capitaux sociaux, culturels et économiques de l'individu et qui contribue à façonner les perceptions de la réalité et les pratiques et, de l'autre, le contexte politique (arrangements institutionnels, niveaux de répression, etc.).

- Le contexte relationnel, autrement dit les réseaux de relations dans lesquels l'individu est inséré. Les réseaux jouent en effet un double rôle dans le processus de mobilisation. D'abord comme instance de socialisation et de conversion, par la mise à disposition de cadres d'interprétation du monde, ensuite comme producteurs d'opportunités de mobilisation. Précisons que ce contexte est lui-même dépendant du contexte structurel.

- L'intentionnalité de l'individu, qui s'établit sous la double contrainte du contexte structurel et des réseaux préexistants. De ce point de vue, les calculs ne sont pas pris ici au sens de prise de décision individuelle mais comme processus de décision façonné par les différentes contraintes structurelles.

## NOTES

1

Voir par exemple F. Platone et F. Subileau, « Les militants communistes à Paris : quelques données sociologiques », *Revue française de science politique*, vol. XXV, n° 5, octobre 1975 ; ou J. Derville et M. Croisat, « La sociabilisation des militants communistes français. Éléments d'une enquête dans l'Isère », *Revue française de science politique*, vol. XXIX, n° 4-5, 1979 ; pour une revue de la littérature sociologique sur le militantisme dans les partis français, voir F. Subileau, « Le militantisme dans les partis politiques sous la Ve République : état des travaux de langue française », *Revue française de science politique*, vol XXXI, oct.-déc. 1991.

2

A.L. Strauss, *Miroirs et masques. Une introduction à l'interactionnisme*, 1re éd. 1959, rééd. Métailié, 1992 ; H. Becker, *Outsiders. Études de sociologie de la déviance*, 1re éd. 1963, Métailié, 1985.

3

Pour plusieurs exemples, voir O. Fillieule et N. Mayer, *Revue française de science politique*, numéro spécial sur les carrières militantes, vol. LI, n° 1-2, fév.-avr. 2001, avec notamment des contributions sur la Ligue des droits de l'homme (É. Agrikolianski), les mal-logés (C. Péchu), les sans-papiers (J. Siméant), le Front national de la jeunesse (V. Laffont).

4

A.O. Hirschman, *Bonheur privé, action publique*, Fayard, 1983, rééd. 1995.

5

Voir B. Pudal, *Prendre parti. Pour une sociologie historique du PCF*, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1989 ; C. Leclerc, « "Raisons de sortir". Le désengagement des militants du Parti communiste français », in O. Fillieule (dir.), *Devenirs militants. Approche sociologique du désengagement*, Belin, à paraître en janvier 2004.

6

C. Broqua et O. Fillieule, *Trajectoires d'engagement. AIDES et Act Up*, Textuel, 2001.

7

H. Becker, *Outsiders, op. cit.*

8

Sur la nécessité, pour comprendre les pratiques dans un espace donné, d'élargir l'observation à d'autres espaces, voir B. Lahire : *L'Homme pluriel. Les ressorts de l'action*, Nathan, 2001 ; et *Portraits sociologiques. Dispositions et variations individuelles*, Nathan, 2002.

9

On trouvera des remarques similaires sur les sans-papiers dans J. Siméant, *La Cause des sans-papiers*, Presses de Sciences po, 1998.

10

Voir O. Fillieule, « propositions pour une analyse processuelle de l'engagement individuel », *Revue française de science politique*, vol. LI, n° 1-2, fév.-

avr. 2001.